Biens Symboliques / Symbolic Goods
Revue de sciences sociales sur les arts, la culture et les idées

9 | 2021
Varia

Écrire en langues. Entre traduction automatique et hégémonie *globish*, le multilinguisme comme horizon réaliste pour les revues de sciences humaines et sociales

Writing in Tongues. Between Machine Translation and Globish-English Hegemony, Multilingualism as a Realistic Horizon for Social Science and Humanities Journals

Escribir en lenguas. Entre traducción automática y hegemonía globish, *el multilingüismo como horizonte realista para las revistas de ciencias sociales y humanidades*

Anne-Sophie Anglaret et Séverine Sofio

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/bssg/832
DOI : 10.4000/bssg.832
ISSN : 2490-9424

Éditeur
Presses universitaires de Paris Nanterre

Référence électronique
Anne-Sophie Anglaret et Séverine Sofio, « Écrire en langues. Entre traduction automatique et hégémonie *globish*, le multilinguisme comme horizon réaliste pour les revues de sciences humaines et sociales », *Biens Symboliques / Symbolic Goods* [En ligne], 9 | 2021, mis en ligne le 27 décembre 2021, consulté le 21 février 2024. URL : http://journals.openedition.org/bssg/832 ; DOI : https://doi.org/10.4000/bssg.832

Ce document a été généré automatiquement le 21 février 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Écrire en langues. Entre traduction automatique et hégémonie *globish*, le multilinguisme comme horizon réaliste pour les revues de sciences humaines et sociales

Writing in Tongues. Between Machine Translation and Globish-English Hegemony, Multilingualism as a Realistic Horizon for Social Science and Humanities Journals

Escribir en lenguas. Entre traducción automática y hegemonía globish*, el multilingüismo como horizonte realista para las revistas de ciencias sociales y humanidades*

Anne-Sophie Anglaret et Séverine Sofio

« Ce que je veux combattre par là, c'est l'apprentissage du seul *globish,* le *global english,* une langue qui n'en est pas une (il n'y a pas d'œuvres en *globish*, rien que les dossiers de demande de financement), et qui réduit les autres langues, y compris le bel et bon anglais prôné par le British Council, à l'état de dialectes à parler chez soi. »
Barbara Cassin, *Éloge de la traduction*, p. 17.
« It is multilingualism that has kept humanity, separated by so many languages, together. »
Abram de Swaan, *Words of the World*, p. 1.

1 Fin 2018, dans l'objectif de « concourir à la visibilité internationale de la recherche française », le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche a lancé un

appel à projets visant à explorer notamment l'intérêt de la traduction automatique des articles scientifiques. En réponse à cet appel est né le projet Transiens[1] qui, appuyé sur l'expérience bilingue de la revue *Biens symboliques/Symbolic Goods,* a tenté d'apporter une réponse au problème posé en se plaçant du point de vue des revues de sciences humaines et sociales (SHS) en accès ouvert. Dans ce cadre, pendant près de deux ans[2], de revues de littérature internationale en ateliers pratiques, de discussions en expérimentations collectives, nous avons pris au sérieux et éprouvé la validité des deux injonctions contemporaines les plus prégnantes concernant la traduction des SHS : recourir à la traduction automatique (TA) d'une part, produire des textes en anglais d'autre part. L'article proposé ici retrace cette réflexion et présente le dispositif auquel nous avons finalement abouti. Ce dispositif, qui nous semble aujourd'hui le plus réaliste pour assurer des conditions propices à la circulation internationale des articles de SHS, repose sur une systématisation du multilinguisme[3] et sur une véritable coopération à la fois avec les professionnelles[4] de la traduction et avec nos collègues des revues de SHS à l'étranger.

Fig. 1.



Le Bodhisattva Manjushri en destructeur féroce de l'ignorance (Népal, Vallée du Kathmandou, X^e^ siècle)

©The New York Metropolitan Museum of Art

1. La traduction automatique, un outil commode à contrôler

2 Tout le monde s'accorde à le dire : la TA, en particulier dans ses développements les plus récents (traduction neuronale, entre autres), est de plus en plus performante. Et il

n'est évidemment pas question ici de jeter le bébé avec l'eau du bain, car la TA est indéniablement une avancée technologique majeure et un outil extrêmement utile dans un quotidien qui s'est internationalisé, que ce soit pour traduire rapidement des documents administratifs, comprendre de quoi traite un article de presse, ou faciliter la correspondance avec des collègues étranger·ère·s par exemple. Cependant, la TA, aussi efficace soit-elle, présente des inconvénients que la technique a encore – pour longtemps, se risque-t-on à supposer – du mal à résoudre : biais de traduction, illusion de sens, impossibilité de tenir compte des connotations, de rendre un changement de registre de langue ou un simple trait d'humour… Or, ces défauts tout à fait contournables dans un usage ordinaire de la TA, demeurent impossibles à ignorer dans le contexte spécifique de la traduction de textes scientifiques en SHS.

3 En pratique, il existe peu d'études approfondies sur l'efficacité comparée de la TA et de la traduction « humaine » en SHS[5]. Les recherches en traductologie se concentrent surtout sur des textes techniques, juridiques ou commerciaux qui forment une part bien plus importante des flux mondiaux de traduction. Par ailleurs, les recherches portent toujours sur un nombre réduit de couples de langues. De fait, les performances de la TA dépendent en partie du volume des corpus existants permettant d'entraîner les modèles. Cela signifie, d'une part, qu'il est impossible de tenir un discours général sur la qualité de la TA, et d'autre part, que les résultats sont nécessairement moins bons dans des langues qui, pour diverses raisons – nombre restreint de locuteurs, faible puissance économique, abandon déjà avéré de la langue vernaculaire pour l'anglais dans nombre de domaines – sont moins représentées dans les flux mondiaux d'information et de traduction. Pour ces raisons, on sait déjà que certaines langues resteront de fait défavorisées par la TA, même dans le cas d'un bond technologique majeur et même dans un contexte explicitement multilingue.

4 Hors des SHS, les études récentes portant sur la TA donnent donc des résultats disparates, notamment selon les couples de langues considérés, mais on peut toutefois en tirer quelques problèmes généraux (Grundvall 2019, Carl & Toledo Baez 2019, Schumacher 2019) :

- Certains segments des textes, notamment ceux qui sont particulièrement abstraits ou métaphoriques, peuvent tout simplement disparaître du texte final, ou être traduits de façon très inexacte. Pour que les services de TA paraissent les plus performants possible, le résultat doit surtout donner une impression de qualité et d'intelligibilité (ou illusion de sens), ce qui peut nécessiter de supprimer ou de transformer des segments trop complexes. Autrement dit, les modèles prennent en compte ce qu'ils peuvent traiter : par exemple, la syntaxe, mais pas le sens. Le résultat peut donc sembler tout à fait correct sur le plan grammatical, tout en étant vide de sens.
- Les ambiguïtés, l'humour et les connotations s'avèrent souvent trop complexes pour les processus de TA. Ce problème était déjà relevé avant la traduction neuronale (Łopuszańska 2019) qui ne semble donc pas réaliser, de ce point de vue, les espoirs d'amélioration placés en elle.
- Les traductions de textes longs manquent très souvent de cohérence, notamment en matière de concordance des temps, mais aussi au niveau terminologique.
- Les traductions trop littérales, ou calques fautifs, tendent à être plus fréquentes en TA.
- Certaines formes sont traduites de façon imprécise. Dans l'exemple du passage de l'allemand à l'anglais, le subjonctif permettant d'exprimer en allemand le discours indirect est remplacé en anglais par de l'indicatif : un discours rapporté est ainsi transformé en

affirmation propre au texte. En effet, la traduction du discours indirect allemand dans d'autres langues nécessite souvent des ajouts du type « il dit que… », ajouts que la TA n'est pas (encore ?) en mesure de faire.

5 Ces résultats indiquent que l'utilisation de la TA nécessite, de toute façon, un travail plus ou moins important de post-édition (c'est-à-dire l'intervention d'une traductrice humaine pour vérifier et corriger le texte produit). La question est donc de savoir dans quelle mesure l'opération est encore rentable d'un point de vue budgétaire, en particulier s'il faut rajouter le prix à payer, en cas d'usage de la TA à grande échelle, pour l'utilisation régulière de logiciels dédiés. Là encore, les résultats des études menées sont difficiles à généraliser puisqu'elles portent toujours sur un couple de langues et un type de textes spécifiques. On peut toutefois en tirer quelques indications. Ainsi, une étude portant sur le couple allemand/polonais, réalisée avec quinze étudiantes en traduction et mettant en miroir les résultats de la traduction humaine et de la TA avec post-édition (Trzaskoma 2019) fait ressortir un gain de temps qui serait d'environ 25 % avec, toutefois, des écarts à la moyenne très importants. En particulier, la traduction humaine, qui se voit interdire dans cette expérience le recours aux mémoires de traduction ou aux bases de données terminologiques, se trouve ici défavorisée par rapport à la TA. De plus, le gain de temps est parfois obtenu au détriment de la qualité : pour les participantes, en effet, il serait plus difficile de refaire une phrase incorrecte que de traduire directement une phrase difficile[6]. Cet aspect décourageant de la tâche (« chercher la faute ») et la fatigue mentale qui en résulte tendent globalement à dissuader les post-éditrices de passer du temps sur les textes, au détriment de la qualité globale du résultat[7].

6 Les conclusions, toutefois, diffèrent selon les recherches. Ainsi, d'après les travaux de Yanfang Jia, Michael Carl et Xiangling Wang (2019), la post-édition serait perçue par les traductrices comme réduisant l'effort cognitif, à défaut d'assurer toujours un gain de temps. Si la revue de littérature réalisée par Maarit Koponen en 2016 date d'avant la traduction neuronale, elle paraît néanmoins toujours pertinente puisqu'elle concerne la post-édition (d'autant que certains problèmes, on l'a vu, n'ont pas évolué avec la traduction neuronale). Le texte de Koponen est finalement plutôt favorable à la post-édition, mais les articles cités portent surtout sur des textes techniques, du type manuel d'utilisation. Elle conclut néanmoins surtout qu'en matière de productivité, les résultats sont extrêmement variables en fonction des personnes et des langues.

7 Enfin, on ne peut ignorer les problèmes relevés notamment par Timnit Gebru, ancienne co-dirigeante de l'équipe éthique sur l'intelligence artificielle chez Google, dans un article co-écrit avec d'autres chercheurs, et qui a été à l'origine de son licenciement[8]. L'article portait sur les grands modèles statistiques des langages et mettait en avant des problèmes de trois ordres.

8 D'abord, la TA présente un coût environnemental très élevé. Ce coût a explosé depuis 2017 avec le modèle neuronal, qui nécessite de « nourrir » constamment les modèles avec une grande quantité de données. Alors que la part du secteur numérique dans les émissions de gaz à effets de serre ne cesse d'augmenter[9] et que les politiques publiques affirment la nécessité d'encourager des solutions décarbonées, Timnit Gebru jugeait irresponsable de ne pas prendre cet aspect en compte. Corollaire de ce constat, le coût environnemental et financier est disproportionné par rapport aux résultats. Du fait que les dépenses (énergétiques, mais aussi d'entraînement des logiciels – ce qui se

répercute dans leur coût pour l'utilisatrice) ne sont pas systématiquement prises en compte, les économies espérées peuvent être largement illusoires.

9 Ensuite – et c'est là un aspect qui intéresse directement les sciences sociales - les données qui nourrissent les modèles de TA ne sont pas contrôlées. Cela peut être à l'origine de biais importants, racistes ou sexistes par exemple, mais aussi, plus largement, épistémiques, dans la mesure où l'effet de masse fait disparaître les minorités, ce que peut masquer l'effet recherché d'impression de sens, évoqué plus haut. L'exemple le plus connu, pour la traduction depuis l'anglais, consiste à attribuer un genre masculin par défaut à une personne désignée par le nom de sa profession, et ce même s'il s'agit d'une femme dans le texte de départ, ce que l'anglais ne fait apparaître qu'à travers l'usage de pronoms tandis que le genre de la profession est toujours neutre, contrairement au français (*an engineer* = un ou une ingénieur) ; le biais introduit peut également consister, de façon moins visible, à attribuer par défaut une traduction à un mot en fonction de la tendance (ou de l'école de pensée) majoritaire dans les données « moissonnées » par l'intelligence artificielle, au détriment d'autres tendances ou d'autres écoles de pensée moins représentées, et ce même si c'est de ces dernières dont il est question dans le texte traduit.

10 Ces considérations nous semblent devoir être prises en compte si l'on entend favoriser une science ouverte de qualité, qui soit bénéfique à la société. À ce titre, les conclusions du rapport du groupe de travail *Traduction et science ouverte* (Fiorini 2020) paraissent étonnamment nonchalantes sur le plan de l'éthique scientifique. Le rapport envisage ainsi, parmi les pistes ouvertes grâce à un usage massif de la TA vers différentes langues, la production de traductions dont la qualité médiocre serait assumée[10]. L'argument développé dans le rapport, selon lequel les scientifiques sauront naturellement, à la lecture du texte, repérer les éventuels contre-sens produits par la TA, suppose que les articles scientifiques ne seraient lus *que* par des spécialistes des questions traitées – ce qui est une affirmation surprenante.

2. TA et SHS : doit-on assumer la prise de risque ?

11 Les études qu'on vient de passer en revue concernent la TA dans son ensemble, mais qu'en est-il lorsque celle-ci est appliquée aux SHS ? Les problèmes mis en lumière pourraient-ils être sinon écartés, du moins contournés ? D'ailleurs, les textes produits par les SHS sont-ils si spécifiques que cela, sur le plan de la traduction ? Contrairement à des textes à visée commerciale par exemple, le sens des articles de SHS repose sur la précision des termes utilisés, en raison de leur connotation particulière ou de l'histoire de leur usage dans le domaine concerné. Ceci implique à la fois une attention soutenue de traductrices familières des disciplines en question, et la nécessité d'adaptations plus ou moins importantes dans la conversion d'une langue à l'autre[11]. Ainsi, un mot aussi simple que « travail » peut être traduit en anglais, au sein d'un même texte, alternativement et selon le contexte, par « work », « employment », « occupation » ou « labour ».

12 Les textes de SHS étant, plus que les autres, pris dans un système de référence intratextuel au sein d'un champ de connaissances spécifique (Nice 1991), il faut, pour pouvoir les traduire, connaître les traductions existantes d'un même concept – d'où l'importance de la spécialisation dans la traduction en SHS. Ainsi le terme « méconnaissance » tel qu'utilisé dans l'œuvre de Lacan et Althusser est habituellement

traduit en anglais par « misrecognition », ce qui n'est pas la traduction usuelle du terme pris dans son sens le plus commun. De même, il arrive que l'usage de certains termes fasse débat : choisir telle ou telle traduction peut donc constituer un parti-pris théorique ou politique éloigné des positions de l'auteur ou de l'autrice du texte original. Sabri-Fabrice Sayhi (2012) prend l'exemple du terme « sustainable » qui se traduit généralement par « durable » dans les sciences environnementales : il explique néanmoins que cet usage est contesté par les partisans de l'économie écologique qui refusent d'accoler « développement » et « durable » afin de garder l'idée de quelque chose de « supportable » pour la terre, et préfèrent donc l'adjectif « soutenable ».

13 Enfin, il n'est pas rare que les textes théoriques introduisent des concepts nouveaux : à cet égard, Kim Sanderson (2012) souligne la nécessaire créativité de la traductrice. Alors qu'une TA des textes de Le Corbusier aurait sans doute traduit « corporalité » par « corporality », qui serait au premier abord une traduction acceptable, Sanderson note que ce terme manque, en anglais, de la référence explicite au corps – référence pourtant centrale dans le raisonnement de l'auteur – et lui préfère donc, pour cette raison, « *embodiment* of space ». Chaque discipline pose de même des problèmes spécifiques : en histoire, par exemple, la traduction doit nécessairement prendre en compte le problème de la diachronie, c'est-à-dire de l'existence de certains termes et de leurs différentes significations ou connotations selon les époques. Le « danger de croire comprendre » reste bien l'écueil principal de toute entreprise intellectuelle (Bourdieu 2014 : 314). Ainsi, un logiciel de TA, aussi performant soit-il, traduira toujours *a priori* selon l'usage qui est le plus courant dans les masses de données qui lui servent de référence : le risque de produire une traduction fautive (mais *apparemment* correcte) est alors objectivement fort élevé.

14 La traduction des SHS nécessite de fait une triple compétence (Pouly 2017, Berrichi 2012) : linguistique, littéraire, et spécialisée dans une discipline ou un champ de recherche, voire dans l'œuvre d'un auteur ou d'une autrice en particulier. Pour ne citer qu'un exemple, vu la maîtrise d'une terminologie particulière et la familiarité avec certaines tournures syntaxiques que cela suppose, on peut comprendre que la traduction vers une langue étrangère de Pierre Bourdieu et des auteurs et autrices qui se réclament de son travail théorique puisse devenir une spécialité à part entière dans chacune des langues de destination considérées (Santoro 2008). Dès lors, parce qu'il s'agit de rendre intelligibles des concepts d'une langue à une autre, la traduction, dans ce contexte, participe pleinement au débat intellectuel et les traductrices apparaissent logiquement comme des alliées des producteurs et productrices de connaissances, les intérêts de ces deux populations étant ici objectivement convergents. L'importance du rôle de la traduction spécialisée en SHS, fondé sur un parcours universitaire souvent long[12], semble alors en désaccord total avec un usage systématisé de la TA qui impliquerait de limiter les traductrices de SHS à la fonction peu valorisée et peu valorisante de post-éditrices, dont on a vu ce qu'elle suppose de désinvestissement contraint pour les professionnelles sollicitées.

15 Dans ce contexte, sans surprise, le rapport *Traduction et science ouverte*, qui prône un usage massif de la TA, déplore la difficulté de trouver des traductrices spécialisées en SHS acceptant de travailler comme post-éditrices : la solution proposée est de former les traductrices professionnelles à la post-édition (Fiorini 2020 : 34), ce qui suppose que leurs réticences ne seraient dues qu'à une méconnaissance de l'outil. Or, si les modalités du travail de traduction en SHS se réduisent à la pratique de la post-édition,

ces professionnelles hautement qualifiées auront-elles intérêt à se maintenir dans un domaine où le travail, rapporté au degré de qualification nécessaire et au temps passé sur chaque texte, est déjà largement moins rémunéré qu'en traduction technique ou commerciale[13] ? Plutôt que de risquer de voir disparaître un métier qui pâtit déjà d'un certain flottement statutaire[14], ne serait-il pas plus pertinent de préserver ces compétences pour une circulation raisonnée des textes et l'amélioration de la discussion scientifique internationale ?

Fig. 2.



Trompette de la parole (XVIII[e] siècle)
©The New York Metropolitan Museum of Art

3. Contre les « stratégies réductionnistes[15] » : le multilinguisme, garantie d'ouverture ?

16 On l'a vu, en termes de qualité des textes produits, la TA appliquée aux textes de SHS, même suivie d'une post-édition, risque de poser plus de problèmes qu'elle n'en résout. Il faut ajouter à cela que son coût réel reste largement sous-estimé[16]. En effet, tout texte traduit, même par une machine, implique un important travail éditorial (relectures ortho-typographiques *dans la langue cible*, stylage, mise en page et/ou mise en ligne) qui doit être assumé par du personnel *ad hoc*. Or si les encouragements à traduire massivement en anglais se conjuguent aux incitations à publier en accès ouvert, pour les revues en particulier, le recrutement de davantage de professionnel.le.s de l'édition pour assurer ces tâches n'est malheureusement pas évoqué[17].

17 Enfin, on aborde rarement la question des actions concrètes à mettre en place pour assurer la diffusion internationale des textes traduits. On sait pourtant, depuis les

études menées sur les revues françaises intégralement traduites dans les années 2000 (Gingras & Mosbah-Natanson 2010), qu'« il ne suffit pas d'être traduit pour être lu » (Renoult 2019 : 19). Sans une réflexion plus approfondie sur les moyens à mettre en œuvre pour faire circuler les textes auprès des communautés scientifiques susceptibles d'être intéressées, les traductions en anglais – qu'elles soient issues d'une traduction professionnelle classique ou produites par de la TA plus ou moins post-éditée – n'auront de toute façon qu'un écho limité dans le brouhaha numérique d'un monde scientifique globalisé[18].

18 C'est pour tenir ensemble tous ces éléments – la nécessité de maintenir une production scientifique dans d'autres langues que l'anglais, celle de mettre à profit les compétences spécifiques des professionnelles de la traduction en SHS, celle de produire sans surcoût des traductions de qualité accessibles à un public diversifié et international, et enfin celle d'intégrer la diffusion des textes en même temps que leur traduction dans la chaîne éditoriale – que le dispositif Transiens a été peu à peu élaboré. Celui-ci repose sur deux piliers : la mise en réseaux de revues en accès ouvert, et la pratique de la synthèse multilingue.

4. Pourquoi une synthèse ?

19 L'idée de raccourcir les textes pour les diffuser en plusieurs langues est la solution proposée à deux problèmes principaux : le temps et le budget restreints dont disposent les revues pour faire traduire les textes et assurer pour ceux-ci le travail éditorial nécessaire ; le temps réduit dont disposent les chercheuses et les chercheurs pour parcourir « ce qui se fait » à l'étranger dans un domaine donné (sachant qu'on lit toujours mieux et plus vite dans sa langue que dans une langue étrangère, fût-ce le globish le plus accessible). On va voir que cette solution, qui suscite souvent, au premier abord et sur le principe, incrédulité ou résistances, présente en fait bien des avantages.

20 Il faut d'abord préciser qu'une méthodologie de rédaction des synthèses a été soigneusement réfléchie et mise au point : pendant près de deux ans, des expériences menées sur un corpus de textes diversifiés avec une équipe de traductrices professionnelles représentant huit langues différentes[19] ont permis de la préciser. Les synthèses, en gros, reprennent les principaux aspects du texte original dans un format correspondant à environ 20 % du nombre de signes du texte d'origine. Du fait de la grande diversité des textes en SHS, tant au niveau des modes d'écritures que des structures argumentaires, le but n'est pas d'imposer un modèle fixe de synthèse, mais une méthode simple de réduction, adaptée à tous les types de texte. Du plus court au plus long, du plus narratif au plus structuré, commentaire littéraire, compte rendu d'enquête ou article ponctué de graphiques ou de tableaux, tous les textes, à de rares exceptions près, peuvent être reflétés dans une synthèse ayant du sens indépendamment du texte original tout en en donnant une idée aussi fidèle que possible, et dont le but sera d'être traduite et diffusée à l'étranger (Anglaret & Sofio 2020).

21 Dans le dispositif proposé par Transiens, la synthèse réalisée dans la langue de départ, dite synthèse-source, est effectivement conçue comme un document de travail : elle a pour seul objectif d'être relue, éventuellement amendée, et validée par l'auteur ou l'autrice du texte original[20], avant d'être traduite en différentes langues. C'est pourquoi la synthèse-source est toujours rédigée par une traductrice spécialisée en SHS,

habituée, dans son activité quotidienne, à repérer rapidement les grandes articulations d'un texte et les éléments – constructions syntaxiques, concepts, terminologie spécifique… – susceptibles de poser problème lors du passage dans une autre langue. Pourquoi, se demandera-t-on, ne pas confier directement à l'auteur ou à l'autrice la synthèse de son texte ? Il s'agit d'un choix à la fois réfléchi et pragmatique. En effet, il est usuel que les revues demandent à leurs auteurs et autrices de produire un résumé court de leur texte, et on sait que cette étape est souvent expédiée, comme une sorte de pensum final à l'issue de la rédaction de l'article. Compte tenu de cela, il est peu probable qu'un auteur ou une autrice ayant tout juste terminé un texte accepte avec plaisir d'en rédiger, dans la foulée, une synthèse en plusieurs pages. Et ce d'autant que l'opération de réduction elle-même s'avère généralement plus difficile pour la personne qui a écrit l'article (et a déjà bien souvent peiné à le réduire suivant les conseils des comités éditoriaux). Dans ce contexte, l'intervention d'une tierce personne qualifiée à la fois en SHS et dans la pratique de la traduction permet un point de vue extérieur sur le texte souvent apprécié par les auteurs et autrices eux/elles-mêmes[21].

22 Enfin, il faut souligner la potentielle plus-value scientifique de cette collaboration systématisée entre professionnelles de la traduction travaillant dans différentes langues sur un même corpus de textes issus d'un groupe stabilisé de revues (c'est-à-dire de textes relevant des mêmes disciplines, thématiques et/ou approches)[22]. Le travail d'élaboration et de traduction multilingue des synthèses implique en effet de porter une attention particulière, par exemple, aux concepts utilisés et à la manière dont ceux-ci ont déjà été traduits ou, à défaut, peuvent être rendus dans les différentes langues : il s'agit là d'une mise en commun des connaissances en matière de circulation des notions et d'un travail épistémologique *en actes* auquel des chercheuses et chercheurs de différents pays et intéressé·e·s par ces thématiques pourraient participer, à l'occasion d'un atelier annuel en compagnie de l'équipe des traductrices, par exemple[23]. On pourrait même imaginer que ces expériences et ces discussions autour du rendu multilingue des textes soient, pour ainsi dire, « mises en base » pour se transformer en un outil multilingue utilisable à la fois par les traductrices et par les spécialistes de la circulation des idées[24].

5. La synthèse *vs.* la TA ? Le temps et l'argent

23 Une fois réalisée et validée par l'auteur ou l'autrice du texte original, la synthèse-source est prête à être traduite en plusieurs langues[25]. L'opération est d'autant plus rapide et peu coûteuse que le texte à traduire est court, et la traduction préparée en amont par la rédactrice de la synthèse-source. Dans l'expérience menée, nous avons en outre pu constater que le travail tant de rédaction que de traduction des synthèses est de plus en plus rapide au fur et à mesure que l'équipe de traductrices s'approprie la méthode[26]. En termes de calendrier, le multilinguisme, dans ce cadre, ne fait pas perdre de temps par rapport à une simple traduction en anglais, puisque les traductions en différentes langues d'un même texte peuvent être menées de front. Surtout, dans le dispositif Transiens, une fois l'équipe de traductrices recrutée et le système mis en place, la rédactrice des synthèses-sources devient l'unique interlocutrice des comités de rédaction et prend en charge les échanges autour des synthèses : validation par les auteurs et autrices, envoi des synthèses aux traductrices en diverses langues, échanges sur le fond des traductions si besoin, etc. Ainsi, avec un investissement en temps

moindre que pour la gestion de traductions *in extenso* en anglais, les revues bénéficient d'une traduction synthétisée de chacun de leur texte en plusieurs langues.

24 En termes de budget, enfin, le gain que permet la pratique de la synthèse dépend bien sûr des tarifs pratiqués au départ pour la traduction classique, dont on a vu qu'ils pouvaient énormément varier. Dans l'expérience menée, puisque nous partons du principe que c'est un numéro de revue, donc un lot de textes qui est concerné dans ce dispositif, nous avons choisi, par commodité de rémunérer les traductrices impliquées au forfait, et non au mot ou à l'heure de travail. Est ainsi compris, notamment, dans cette rémunération forfaitaire le temps que les traductrices consacrent à leurs échanges autour des éléments plus complexes (citations, concepts, expressions idiomatiques, etc.) identifiés dans les synthèses-sources.

25 À titre comparatif, pour la traduction d'un article de SHS de 60 000 signes (soit environ 8 000 mots) d'une difficulté moyenne, on peut arriver à ce type de tableau, basé sur le dialogue avec les traductrices, sur notre expérience, et sur celle du projet TesTradSHS (Tait 2021 à paraître) :

	Traduction classique en anglais	**TA + post-édition en anglais**	**Synthèse multilingue**
Temps de travail estimé pour les traductrices	3 à 4 semaines	2 à 3 semaines	1 semaine pour la rédaction de la synthèse-source, puis 1 semaine pour toutes les traductions en parallèle[27]
Coût estimé pour les revues (hors traitement éditorial)	1 000 à 1 400€ (de 0,12 à 0,17€/mot), soit en moyenne 1200€ (0,15€/mot)	150 à 650€ (de 0,02€ à 0,08€/mot pour la post-édition) soit en moyenne 400€ (0,05€/mot) hors montant de l'abonnement au logiciel de TA	150€ à 200€/synthèse (forfait)
Produit final	Une traduction *in extenso* en anglais, validée par l'auteur ou l'autrice (dans la mesure de ses compétences dans la langue cible) et à la qualité scientifique assurée	Une traduction *in extenso* en anglais, non validée par l'auteur ou l'autrice, et de qualité scientifique incertaine	Une synthèse en plusieurs langues, validée par l'auteur ou l'autrice, et à la qualité scientifique assurée

6. Intégrer la diffusion à la chaîne éditoriale

26 Du point de vue du lectorat, on l'a vu, l'intérêt de la synthèse multilingue repose sur le présupposé selon lequel un texte court et dans sa propre langue sera toujours plus aisément lu et échangé qu'un texte long en anglais (dont la qualité scientifique pourrait, qui plus est, s'avérer approximative s'il s'agit d'une TA plus ou moins post-

éditée). Et ce principe vaut tant pour un public académique, que pour un public profane ou informé (journalistes, enseignant·e·s du secondaire, personnel politique, professionnel·le·s de la médiation culturelle, etc.). De fait, conçue spécifiquement pour permettre la circulation la plus large de l'article et faciliter le dialogue scientifique au sein du lectorat international des revues-partenaires, la synthèse multilingue est plus accessible (en termes de temps de lecture, mais pas forcément de difficulté puisque la synthèse reflète le texte original) qu'un article *in extenso* en anglais, tout en étant plus développée qu'un résumé hâtivement rédigé qui ne fournit qu'une idée partielle de l'article original, de son approche du sujet et de son argumentation, mais aussi de sa structure ou de son style – ce à quoi la synthèse donne accès. Si elle suscite l'intérêt, la synthèse jouera alors le rôle d'un point d'entrée vers le travail de l'auteur ou de l'autrice du texte original : libre au public intéressé par l'article original d'aller le lire en ligne si sa langue lui est accessible ou, à défaut, de prendre contact avec son auteur ou son autrice (c'est le moment de mobiliser l'anglais-*globish* !), voire d'entamer des démarches pour faire traduire le texte intégral.

27 Enfin, dernière étape du protocole éditorial dans le dispositif proposé par Transiens, la diffusion des synthèses multilingues est mutualisée et prise en charge, dans sa langue, par chaque revue partenaire, ce qui représente un coût en temps réduit puisque cette opération peut se faire sur ses réseaux de diffusion habituels en même temps que l'annonce d'un nouveau numéro par exemple. En effet, autant chaque revue sait aisément comment toucher un lectorat potentiellement intéressé dans son pays ou sa zone linguistique, autant il est difficile pour une revue d'accéder au lectorat potentiellement intéressé dans d'autres pays. L'idée sur laquelle se fonde le dispositif Transiens est donc de constituer un réseau de revues en accès ouvert de différentes langues, de mettre en commun leurs articles une ou deux fois par an par exemple, d'en proposer des synthèses multilingues et de les diffuser dans chaque zone linguistique grâce aux réseaux dont y dispose déjà chaque revue. Outre l'intérêt qu'il peut y avoir, en soi, à créer des réseaux multilingues de revues[28], la diffusion des articles est alors d'autant plus efficace qu'elle est maximale et ciblée, relayée dans chaque pays par au moins une revue locale. Plus il y a de langues représentées dans le réseau de revues-partenaires, plus il y a de traductions des synthèses de chaque article, plus le lectorat potentiel de chaque article traduit s'étend à une échelle réellement internationale.

7. Mise en pratique

28 Ainsi, là où la TA en anglais génère un flux de textes à la qualité scientifique incertaine et à faible visibilité internationale, le dispositif Transiens permet la production contrôlée de textes de qualité et accessibles en différentes langues, associée à des modes de diffusion réalistes et ciblés. On l'a évoqué plus haut, en effet : tout ce système repose sur la mise en réseau de revues de SHS en accès ouvert, de disciplines ou de thématiques plus ou moins proches[29]. Dans cette idée, nous avons expérimenté ce dispositif avec un réseau de trois revues du portail OpenEdition Journals portant sur les arts et la culture : la revue *Biens symboliques/Symbolic Goods* (*BSSG* – francophone) s'est associée à la revue *Cadernos de Arte e Antropologia* (*CAA* – lusophone) et à la revue *Teksty Drugie* (*TD* – polonophone). Avec une équipe de six traductrices travaillant entre ces trois langues entre mai et septembre 2021, les synthèses de quatre articles du n°7 de BSSG ont donc été rédigées en français, puis traduites en portugais et en polonais ;

celles de quatre articles de CAA[30] ont été rédigées en portugais, puis traduites en français et en polonais ; celles de quatre articles du n°1/2021 de TD ont été rédigées en polonais, puis traduites en français et en portugais. Ces synthèses sont mises à disposition du public sur transiensproject (il s'agit d'un site temporaire, dédié à l'expérience). Chaque revue peut ensuite aisément organiser la diffusion, dans ses réseaux et dans sa langue, des articles de ses partenaires étrangères.

29 Au terme de deux ans de travail et d'échanges avec différent·e·s professionnel·le·s de l'édition, de la traduction, de la recherche ou des bibliothèques, le dispositif Transiens se présente comme une sorte d'itinéraire bis sur le trajet censément tout tracé d'une internationalisation forcée de la recherche française par la TA vers l'anglais. On propose ainsi la systématisation d'un multilinguisme contrôlé plutôt que le nivellement par le bas de textes automatiquement passés en *globish,* car « exploiter la pluralité au lieu de viser l'unité » (Cassin 2016 : 140) nous semble aussi important que la nécessité de se prémunir des risques d'une traduction approximative. De même, plutôt que passer par pertes et profits les compétences précieuses de professionnelles de la traduction en SHS, il semble plus intéressant de les mobiliser au plus près des besoins de la recherche et de l'édition scientifique. Enfin, la solution que nous proposons repose sur la constitution d'un réseau international de revues de SHS en accès ouvert dans la mesure où toutes partagent a priori le souci (et la difficulté) de garantir la visibilité à l'étranger des articles qu'elles publient. Conforme aux préconisations portées par la Science ouverte et pensé pour pouvoir être mis en œuvre rapidement avec toutes les revues qui le souhaitent, le dispositif Transiens comporte, en outre, quelques aspects encore en développement. Le multilinguisme, loin de n'être qu'un outil de diffusion, rend possible la discussion épistémologique transnationale : en cela, il pourrait bien devenir le ciment d'un espace de la recherche à la fois international et inclusif.

BIBLIOGRAPHIE

ANGLARET Anne-Sophie & SOFIO Séverine (2020). *Compte rendu de l'atelier multilingue de restitution des synthèses.* INALCO, sept. 2020.

BERRICHI Alice (2012). « La traduction en sciences sociales ». *Traduire*, 227 : 16-28.

BOESMAN Jeroen, Jan Erik FRANTSVÅG, Bianca KRAMER, Pierre-Carl LANGLAIS, Vanessa PROUDMAN (2021). *The OA Diamond Journals Study.* Part 1 : Findings.

BOURDIEU Pierre (2014). *Manet. Une révolution symbolique.* Paris, Seuil.

BURLAT Lison (2021). *Traduire les sciences sociales quand on est une femme : trajectoires, légitimité, pratiques et reconnaissance*. Dossier de recherche, Master 1 en sociologie/études sur le genre. Paris, EHESS.

CARL Michael & TOLEDO BÁEZ Cristina (2019). « Machine translation errors and the translation process: a study across different languages ». *The Journal of Specialised Translation*, 31.

CASSIN Barbara (2016). *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*. Paris, Fayard.

CASSIN Barbara (2019). *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles.* Paris, Seuil / Le Robert.

CHARTRON Ghislaine (2021). « Géopolitique de l'Open Science : la France, l'Union Européenne et l'international ». Conférence du 21 janvier 2021 à la MSH Sud.

DE SWAAN Abram (2001). *Words of the World : the Global Language System.* Cambridge, Polity Press, Blackwell.

FIORINI Susanna (dir.) (2020). Rapport du groupe de travail Traductions et science ouverte.

GARNIER Lucy (2020). « Traduire les sciences humaines et sociales du français vers l'anglais », *Biens symboliques/Symbolic Goods*, 7.

GINGRAS Yves & MOSBAH-NATANSON Sébastien (2010). « Les sciences sociales françaises entre ancrage local et visibilité internationale ». *European Journal of Sociology*, 51(2) : 305-321.

GRUNDVALL Jessica (2019). Was heißt „gut genug" bei maschinell übersetzten Texten? Eine Studie der Qualität an zwei von DeepL übersetzten Textbeispielen. Mémoire de master en marketing et communication. Vaasa, Université de Vaasa.

JIA Yanfang, CARL Michael, WANG Xiangling (2019). « How does the post-editing of neural machine translation compare with from-scratch translation? A product and process study ». *The Journal of Specialised Translation*, 31.

KOPONEN Maarit (2016). « Is machine-translation post-editing worth the effort ? ». *The Journal of Specialised Translation*, 25.

ŁOPUSZAŃSKA Grażyna (2019). « Maschinelle Übersetzung – Grenzen und Möglichkeiten », *Linguistische Treffen in Wrocław*, 15 : 145-156.

MARTIN Eloisa (2014). « How to write a good article ». *Current Sociology*, 62(7) : 949-955.

MARTORELL Alicia (2008). « Les idées et les mots : la traduction en sciences humaines ». *Traduire*, 217 : 37-51.

MATOUSSOWSKY Charlotte (2019). « La formation en traduction de sciences humaines ». *Traduire,* 241 : 6-18.

NICE Richard (1991). « Myths, Loose Fits and Near Misses. Some Highlighting Problems in Translating French Social Science ». *Palimpsestes*, 5 : 141-151.

OST François (2009). *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris, Fayard.

POULY, Marie-Pierre (2017). « Formations of Class and Gender | Des femmes respectables. Remarques sur la traduction en sciences sociales », *Biens symboliques / Symbolic Goods*, 1, consulté le 5 novembre 2021.

RENOULT Daniel (2019). Soutien à l'Édition scientifique de revues. Rapport d'étape 2017-2018, Comité de suivi de l'édition scientifique.

ROUEFF Olivier & SOFIO Séverine (2021). Qui sont les « Revues en lutte » ? Résultats d'une enquête par questionnaire sur un collectif de revues françaises en SHS, Rapport remis au Parlement des revues, juillet 2021.

SANDERSON Kim (2012). « À la poursuite de l'intangible ». *Traduire*, 227 : 47-52.

SANTORO Marco (2008). « Putting Bourdieu in the Global Field. Introduction to the Symposium ». *Sociologica*, 2/2008.

SAYHI Sabri-Fabrice (2012). « Traduire dans le domaine de l'économie écologique : les difficultés terminologiques ». *Traduire*, 227 : 35-46.

SCHUMACHER Perrine (2019). « Avantages et limites de la post-édition ». *Traduire*, 241 : 108-123.

TAIT Đại Lâm, avec la collaboration de Séverine GUITON & Chloe MORGAN (2021). *La traduction automatique et la traduction assistée par ordinateur dans un contexte d'édition en sciences humaines et sociales. Rapport du projet TesTradSHS*.

TRZASKOMA Magdalena Maria (2019). Neuronale maschinelle Übersetzung und Post-Editing vs. menschliche Übersetzung – Übersetzungsdauer und Einstellung der ÜbersetzerInnen. Mémoire de master en traductologie. Vienne, Université de Vienne.

NOTES

1. Le nom du projet est un clin d'œil à l'ancienne langue internationale de communication scientifique qu'est le latin : *Transiens* est le participe présent du verbe *Transire* qui signifie à la fois « traverser » et « dépasser ».
2. Grâce au soutien de la DGESIP et du Comité pour le suivi de l'édition scientifique, le projet Transiens, prolongé de quelques mois en raison de la crise sanitaire, a couru de novembre 2019 à novembre 2021.
3. On se place ici dans la continuité de l'Initiative d'Helsinki (2019) qui appelle à un « réveil des décideurs, des dirigeants, des universités, des instituts de recherche, des bailleurs de fonds pour la recherche, des bibliothèques et des chercheurs, afin de promouvoir le multilinguisme dans la communication savante ».
4. Vu l'importante féminisation des métiers de la traduction, en particulier en SHS (Burlat 2021), on usera ici du féminin générique.
5. Le projet TesTradSHS porté par les éditions de l'EHESS et lauréat du même appel que Transiens en 2019, est, à notre connaissance, le seul programme à avoir effectué des tests comparatifs entre traduction humaine, TA post-éditée et TAO (traduction assistée par ordinateur : il s'agit de logiciels professionnels fonctionnant à partir de mémoires de traduction constituées par chaque traductrice au fur et à mesure de son travail) du français vers l'anglais, dans le domaine des SHS. Le rapport final du projet TesTradSHS n'étant pas encore publié au moment de la rédaction de cet article, nous tenons à remercier chaleureusement son coordinateur, Dai Lam Tait, de nous avoir donné accès à une version provisoire de celui-ci (Tait 2021).
6. Les expériences menées dans le cadre de TesTradSHS donnent un résultat encore moins net pour ce qui concerne le gain moyen de temps de la TA post-éditée par rapport à la traduction classique en SHS, dans la mesure où les textes les plus rapidement traduits sont aussi ceux dont la qualité a été jugée la moins satisfaisante (Tait 2021 : 29-30).
7. On ajoutera que la post-édition est généralement deux à trois fois moins rémunérée que la traduction classique, et ce dans des calendriers souvent plus serrés.
8. https://www.technologyreview.com/2020/12/04/1013294/google-ai-ethics-research-paper-forced-out-timnit-gebru/ (lien consulté le 20 septembre 2021).
9. https://librairie.ademe.fr/cadic/2351/guide-pratique-face-cachee-numerique.pdf?modal=false (lien consulté le 20 septembre 2021).
10. « [L]'objectif d'une qualité publiable, en termes linguistiques et éditoriaux, n'est pas la seule voie possible » (Fiorini 2020 : 17).

11. Donner une idée de ces adaptations est l'enjeu, par exemple, du *Dictionnaire des intraduisibles* dirigé par Barbara Cassin qui explique : « 'La pluralité des langues est loin de se réduire à une pluralité de désignations d'une chose : elles sont différentes perspectives de cette même chose (...)'. Les perspectives sont constitutives de la chose, chaque langue est une vision du monde (...) et le monde commun est moins un point de départ qu'un principe régulateur. » (Cassin 2019 : xx).
12. Nombre de traductrices professionnelles en SHS travaillant en France sont titulaire d'un doctorat (Burlat 2021). Ce diplôme élevé et la connaissance qu'il suppose du monde académique et de ses principes de fonctionnement contribuent à rapprocher de fait les traductrices spécialisées des chercheurs et chercheuses qu'elles traduisent.
13. Aujourd'hui, rien qu'en SHS, les prix pratiqués peuvent varier quasiment du simple au double d'une instance commanditaire à une autre (individu, laboratoire, revue, maison d'édition... les instances les plus réputées n'étant pas forcément les plus généreuses), d'un domaine à un autre (du plus littéraire au plus technique) ou d'un type de publication à l'autre (article scientifique vs. livre).
14. Voir les raisons de la création de l'Atess première association professionnelle de traductrices en sciences sociales en France, ainsi que Matoussowsky 2019 et Garnier 2020.
15. Ost 2009 : 374.
16. Si on parle ici d'abord du coût économique, il ne faudrait pas pour autant omettre le coût *environnemental* que suppose l'archivage numérique d'un flux continu de traductions produites automatiquement. Pour une évaluation du coût écologique du stockage massif de données, voir l'initiative Cyber World Clean-up Day (Journée mondiale de nettoyage des données numériques). On peut aussi se référer aux activités du collectif Labos 1point5 pour la réduction de l'empreinte environnementale de la recherche française.
17. Les revues dites « diamant » (*i.e.* nativement en accès ouvert, sans éditeur commercial et cochant toutes les cases des critères – louables ! – de la Science ouverte) sont justement celles qui sont les moins dotées en personnels. Voir Boesman et al. 2021 pour l'enquête menée au niveau européen sur les revues diamants, ainsi que, pour la France et à une bien plus petite échelle : Roueff & Sofio 2021.
18. Au-delà de la question spécifique de la visibilité des revues françaises à l'étranger, maintenir les politiques de diffusion internationale dans un angle mort de la réflexion sur la mise à disposition des textes et des données, c'est aussi, à terme, laisser la valorisation, la sélection et le traitement de ces contenus aux acteurs technologiques dominants – les GAFAM, en particulier, dont on peut douter que les intérêts convergent avec les principes de démocratisation et de bien commun portés par la Science ouverte (voir notamment Chartron 2021).
19. Allemand, anglais, croate, espagnol, français, italien, polonais et portugais.
20. Une telle vérification est, rappelons-le, impossible dans le cas d'une traduction (automatique ou humaine) d'un texte vers une langue que l'auteur ou l'autrice ne maîtrise pas : *la synthèse multilingue permet donc un contrôle accru de l'auteur ou de l'autrice sur les textes qui vont circuler sous son nom dans une autre langue*. Au niveau des métadonnées des synthèses multilingues, en effet, l'auteur ou l'autrice (qui aura validé la synthèse) reste le/la même que pour le texte original, comme c'est le cas dans toutes les traductions ; les traductrices intervenant dans la langue de départ (synthèse-source) et dans la langue cible sont enregistrées comme traductrices ; le titre comporte la précision « Synthèse de <Titre original> » dans la langue cible ; la synthèse-source (non publiée) donne ainsi naissance à autant de synthèses publiées que de langues cibles choisies, chaque version traduite de la synthèse constituant un texte autonome, doté d'un DOI propre.
21. Les dix auteurs et autrices – quatre francophones, trois lusophones, trois polonophones – ayant participé à l'expérimentation de la synthèse (cf. *infra* pour les détails de cette mise en pratique) ont tou·te·s, à une exception près, salué la qualité des synthèses produites à partir de leur texte.

22. Rare dans ce métier, le fait de travailler en équipe a été plusieurs fois mentionné comme bénéfique à leur travail par la vingtaine de traductrices qui ont participé à l'expérimentation (Anglaret & Sofio 2020 : 6).
23. C'est, du moins, le format que nous avons testé dans le programme Transiens, mais d'autres configurations sont envisageables.
24. On pourrait imaginer une base de données sous la forme d'une sorte de glossaire multilingue de concepts, qui serait entre la mémoire de traduction et le tableau d'équivalences type *Linguee* appliqué aux SHS. L'élaboration de cet outil est encore un *work in progress :* plusieurs expériences et collaborations ont été proposées sur ce sujet dans la foulée du programme Transiens.
25. Dans le dispositif mis en place, chaque synthèse est traduite dans le nombre de langues représentées dans le réseau des revues-partenaires. On revient plus loin sur la constitution de ce réseau.
26. Le dispositif Transiens impliquant la systématisation de cette méthode à un collectif multilingue de revues, la demande des revues en matière de production et de traduction de synthèses est continue : ainsi, les équipes de traductrices mobilisées sont stables et travaillent à la longue d'autant plus aisément et rapidement ensemble.
27. Il s'agit d'une estimation large à double titre, d'abord parce que la synthèse-source sert de base à toutes les autres traductions, donc on ne devrait ici la compter qu'en partie, et ensuite parce qu'une traduction de synthèse-source (environ 2 000 mots pour l'exemple choisi ici) prend généralement moins d'une semaine.
28. Voir par exemple l'initiative du Symposium européen des revues de sciences humaines et sociales, portée en 2021-2022 par la revue *Biens symboliques/Symbolic Goods.*
29. Les appariements de thèmes, de disciplines ou d'approches peuvent être larges au début, et devenir de plus en plus pointus au fur et à mesure que le *pool* de revues participantes augmente. La proximité thématique ou épistémique des revues partenaires n'est pas indispensable mais elle facilite le travail des traductrices spécialisées et rend plus efficace la diffusion en permettant de cibler des communautés potentiellement intéressées par les articles proposés.
30. Les articles sont issus de trois numéros différents parus entre 2016 et 2019.

RÉSUMÉS

Dans cet article, nous présentons les principaux résultats du projet Transiens, destiné à répondre à la nécessité d'améliorer la visibilité internationale de la recherche française. Dans ce cadre, il s'agissait de surmonter les obstacles induits par la traduction automatique des textes en anglais, présentée aujourd'hui comme la réponse unique à la question de la circulation internationale des sciences humaines et sociales francophones, en dépit de biais et problèmes de différentes natures sur lesquels nous revenons dans ce texte. Après deux ans de réflexions et d'expérimentations, le dispositif proposé par Transiens, qui se veut réaliste sur le plan économique tout en présentant un certain nombre de plus-values proprement scientifiques, a la particularité d'intégrer la traduction *et* la diffusion des textes au protocole éditorial des revues de manière fluide. Il repose sur la systématisation d'un multilinguisme contrôlé par le recours à la production de synthèses, sur la mobilisation, pour cela, des compétences spécifiques des traducteurs et traductrices spécialistes des SHS, et enfin sur la coopération accrue entre revues en accès ouvert françaises et étrangères qui, toutes, partagent le souci (et la difficulté) de garantir la visibilité internationale des textes qu'elles publient.

In this article, we present the main results of the Transiens project, which was initially developed to improve the international visibility of French research. In this context, the aim was to overcome the numerous biases of the use of Machine Translation to translate texts into English, which is currently presented as the only solution to promote the international circulation of French-speaking social science and humanities (SSH). After two years of reflections and experimentation, the system proposed by Transiens helps integrating the translation and dissemination of texts into the editorial protocol of journals with fluidity, while being realistic from an economic point of view and presenting a certain number of scientific advantages. This system is based on the use of a controlled multilingualism through the production of syntheses, the mobilisation of the specific skills of translators specialized in SSH, and the cooperation between open-access journals that share the concern (and the difficulty) of guaranteeing the international visibility of the texts they publish.

En este artículo presentamos los principales resultados del proyecto Transiens, destinado a responder a la necesidad de mejorar la visibilidad internacional de la investigación francesa. En este contexto, el objetivo consistía en superar los obstáculos generados por la traducción automática de textos al inglés, que actualmente se presenta como la única respuesta a la cuestión de la circulación internacional de las ciencias sociales y humanidades francófonas, a pesar de los sesgos y problemas de distintos tipos a los que volvemos en este texto. Tras dos años de reflexión y experimentación, el dispositivo propuesto por Transiens, que pretende ser realista desde el punto de vista económico al tiempo que ofrece una serie de plusvalías de carácter puramente científico, tiene la particularidad de integrar la traducción *y* la difusión de los textos al protocolo editorial de las revistas de manera fluida. Se fundamenta en la sistematización de un multilingüismo controlado mediante el uso de la producción de síntesis, la movilización de las habilidades específicas de los traductore(a)s especialistas en CSH y, por último, una mayor cooperación entre las revistas de acceso abierto francesas y extranjeras, todas las cuales comparten la preocupación (y la dificultad) de garantizar la visibilidad internacional de los textos que publican.

AUTEURS

ANNE-SOPHIE ANGLARET

Traductrice professionnelle/Université Paris I Panthéon-Sorbonne/Sorbonne, identité, relations internationales et civilisation de l’Europe (Sirice)

SÉVERINE SOFIO

CNRS/Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris/Cultures et sociétés urbaines (Cresppa-CSU)